



Pierre Devriendt

Trou de mémoire

Pierre Devriendt

Trou de mémoire

© Pierre Devriendt, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-7489-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Christine, à Dominique, au bel autrefois.

« Nous semblons presque heureux au soleil, alors que nous perdons tout notre sang par des blessures que nous ignorons. »

Thomas TRANSTRÖMER (Pour les vivants et les morts)

« Qu'est-ce qu'un homme ? Un misérable petit tas de secrets. »

André MALRAUX (Antimémoires)

CHAPITRE 1

« La Mère, je vous remets de la Codéine pour votre arthrose et un tonifiant pour vous redonner du moral. »

Fin octobre, c'en est fini du jour dès six heures de l'après-midi, même ici à l'ouest, et la chambre était déjà dans l'ombre. Rilleux avait terminé son ordonnance et la posa sur la toile cirée tout à côté du fauteuil où se tenait la Mère Tit'Jo comme tout le monde l'appelait aux Hortensias.

Encore trois vieilles à visiter et sa journée serait enfin bouclée. Une journée de moins de sa dernière année d'exercice. En Juin il quitterait définitivement son cabinet de Skerrec, qu'il ait un remplaçant ou non, ce qui d'ailleurs était de moins en moins probable malgré les efforts de la mairie pour en trouver un.

Il ferma sa serviette et la posa à ses pieds. Il resterait quelques minutes encore avec la Mère puisqu'elle ne recevait pas de visites et ne descendait plus guère à la salle à manger avec les autres. Certainement pas pour le plaisir de la conversation car elle parlait peu, mais histoire de montrer à la nouvelle direction de la résidence, plus préoccupée de gestion que de compassion, que de son côté ses malades passaient encore avant les honoraires.

Emmitouflée dans sa robe de chambre, elle se tenait dans le fauteuil face à l'écran noir du téléviseur, la tête un peu vers l'avant comme si elle allait parler ou qu'elle s'était assoupie, Rilleux ne distinguait pas bien.

Le jour lui éclairait encore le crâne et, par-dessus la chevelure défaits, il lui voyait comme une espèce de coiffe. Il écarquilla les yeux et se pencha. Derrière elle, sur l'étagère, six ou huit flacons de plastique en forme de Vierge Marie étaient rangés l'un contre l'autre et, de la table où il se tenait, on aurait dit qu'elle se les était plantés sur la tête comme les Catherinettes d'antan faisaient avec des bougies. Faute de miracle, sa consommation d'eau bénite a au moins l'avantage de l'hydrater se dit-il.

Il était son médecin depuis son installation à Skerrec, trente-cinq ans plus tôt mais ne savait au fond que peu de choses d'elle, sinon qu'elle était veuve de

Joseph Le Blavec alias Tit'Jo, un journalier agricole, et qu'elle n'avait pas d'enfant.

Comme elle prétendait que la lumière lui blessait les yeux, il restait près d'elle dans l'obscurité, sans parler. De celle qui n'était qu'un petit bout de femme, il ne voyait que la main gauche qui tremblait un peu, calleuse et blême. Quand il songeait à la vieillesse, celle de ses patients et la sienne qui approchait, c'est au silence qu'il pensait et à sa qualité. Car l'absence des mots continue de faire la différence entre les êtres comme la conversation le faisait quand ils étaient plus jeunes. Le silence du volubile forcé à se taire par la fatigue ou la solitude n'est pas le même que celui de l'introverti, du pensif. Le premier sonne creux, c'est une contrariété de la nature qu'il compense en gardant le poste de télévision allumé quinze heures par jour, quand le second est pathétique et méditatif. La Mère Tit'Jo était plutôt taciturne et Rilleux pensait qu'elle tenait des derniers, de ceux qui s'absorbent dans leurs souvenirs pour les revivre ou pour les barrer, allez savoir. Car on peut se les repasser à l'envi pour ne pas penser aux lendemains qui rétrécissent ou pour les bloquer au contraire s'ils font trop souffrir. Comme l'enfant se retient de respirer pour échapper à ce qu'il ne veut pas.

Se redressant sur sa chaise il la questionna.

« La Mère, voulez-vous que je vous laisse vous reposer ? »

— Oui allez-vous-en, mais prenez ça avant de partir... »

Elle lui avait répondu en breton, ce qu'elle faisait quand elle était fatiguée. Rilleux n'en parlait pas un mot ou presque mais, à son geste, il devina ce qu'elle voulait. De sa main noueuse, elle désignait la boîte à gâteaux en métal posée sur un guéridon. Il la saisit pour la lui tendre mais elle secoua la tête en lui faisant signe de l'ouvrir.

C'était une vieille boîte toute cabossée dont le couvercle figurait une scène de pêche du temps jadis. Ayant un peu de mal à le décoincer, il tira d'un coup sec et elle s'ouvrit tout grand en laissant échapper plusieurs feuillets défraîchis tapés à la machine, numérotés et pliés en deux, une dizaine à peu près et trois photos anciennes qu'il voyait à peine.

« Je veux pas qu'on regarde ça quand je serai plus là. Vous, vous saurez ce qu'il faut faire... »

Rilleux remit le tout dans la boîte et la referma.

« Je vous préviens la Mère, s'il y a des choses de valeur là-dedans, pas question que j'accepte. »

Elle se mit à rire faiblement, ce qui la fit tousser puis elle chuchota qu'elle n'avait rien, rien que la petite pension de Tit'Jo et l'aide sociale, son fauteuil et la boîte à biscuits. Puis de nouveau elle se tut.

Dans le lointain, l'église du bourg sonna la demie. Il devait partir. Il se leva, glissa la boîte dans la serviette puis, pour prendre congé, il posa la main sur l'épaule de la vieille. Elle ne réagit pas et il crut qu'elle s'était endormie. Mais non, puisqu'elle souffla quelque chose qu'il n'entendit pas distinctement juste quand il sortait de la chambre, comme *« Jo c'est fait »* ou *« Jo il sait »*. Il referma la porte derrière lui et suivit le couloir vert d'eau qui sentait la soupe et le désinfectant.

On dit que la Bretagne est belle, c'est vrai, mais Rilleux avait toujours trouvé Skerrec moche. D'une mocheté morne même quand le granit du clocher-mur de l'église était jaune de soleil, et franchement sinistre quand le ciel prenait la couleur du plomb. Il n'y avait pas de véritable centre, pas de Place du Martray ou du Marché comme dans beaucoup d'autres bourgs des environs. En approchant de l'église, on passait des maisons centenaires aux façades sévères qui n'avaient jamais été bâties pour être belles et on arrivait sur un grand parking vide. De là l'église semblait une grosse volaille qui couvait les tombes du cimetière tout autour d'elle. La rénovation à tout-va des années 1980 avait emporté le reste de charme s'il en était, en dispersant les constructions disgracieuses et bon marché. Ici le cube béton de la mairie et sa verrière pas si inox que ça et plus loin l'atroce salle des fêtes, même architecture, le lichen rougeâtre des murs en prime.

Rilleux ne savait pas encore s'il resterait ou s'il partirait l'année suivante, pour Rennes, Nantes ou le sud peut-être bien. Il aimait sa maison qui avait dû être celle du notaire autrefois, solidement plantée dans un grand jardin à la sortie du bourg, et flanquée de part et d'autre de hautes cheminées qui lui donnaient une belle symétrie. Mais il supportait de moins en moins les gens du coin. Non qu'ils vous épient ou qu'ils commèrent plus qu'ailleurs, au contraire même, mais parce

qu'ils cultivent l'entre-soi comme le blé noir, de génération en génération. Si vous n'êtes ni de leur famille ni de leurs amis d'enfance, vous ne serez jamais de leurs proches même quarante ans après.

Bien sûr tout le monde ici le saluait, puisqu'il avait été longtemps le seul généraliste à dix kilomètres à la ronde et qu'il connaissait l'anatomie de tous les habitants du canton ou presque. Mais même du temps où sa femme était encore là, on ne les invitait qu'à des banquets communaux, rarement à des vins d'honneur et jamais dans les familles.

Au fond est-ce qu'il le regrettait vraiment ? Non, si ce n'est que son épouse en avait souffert. Elle avait toujours eu besoin plus que lui que les personnes de rencontre lui donnent de cette gaieté que les maisons d'ici ne possédaient pas. Et quand la maladie l'avait touchée trois ans auparavant, le manque d'amis et la rareté des connaissances avaient ajouté de la tristesse à son angoisse. De cela Rilleux gardait de la rancœur au fond de lui, une rancœur sourde dont il reconnaissait le côté vain mais qu'il ne parvenait pas à surmonter.

Qu'on traverse le bourg à n'importe quelle heure du jour, c'est à peine si on y voyait quatre ou cinq personnes toutes pressées de rentrer chez elles. Skerrec semblait peuplé d'ectoplasmes, d'ombres passantes comme les griffures d'homme dans les peintures de Soutine. On s'y croisait sans se rencontrer. Pourtant le bourg avait gagné des habitants ces quinze dernières années. Il s'était bâti plusieurs lotissements sur la route de Trinquieux, la sous-préfecture, tous pareils. Après la vogue des maisons vaguement bretonnes parce qu'on avait coiffé leurs murs de parpaings d'un toit de mauvaise ardoise, c'était à présent les cubes de béton enduit qu'on multipliait. Signe des temps, chacun des cubes se blottissait à l'abri d'une clôture de plastique gris qui en masquait complètement le jardin minimaliste, duo de conifère et palmier nain sur pelouse, on aurait dit celui de Monsieur Hulot, pratique et consternant.

Trop loin de la côte pour les retraités aisés, on héritait ici des primo-accédants, les mêmes que dans les banlieues des grandes villes. Des jeunes couples avec deux enfants, un chien et un double carport, endettés sur trente ans. Il leur fallait une crèche, un accès rapide vers la ville et un hard discount. Ils se fichaient du reste, l'épicerie du centre à l'agonie, l'équipe de foot condamnée à vie en 5^{ème}

division et, pire que tout, le dernier bistrot qui, après des années de somnolence, avait définitivement mis à la porte les habitués restants qu'on avait priés d'aller soliloquer ailleurs.

Depuis le décès de Jeanne, Rilleux vivait seul - François, son fils unique, avait trouvé un emploi sur Paris après ses études d'ingénieur et ne revenait en Bretagne qu'en été - mais il ne s'était jamais plaint de la solitude. Bon marcheur, il arpentait les chemins dès qu'il le pouvait à la recherche d'un manoir perdu, d'une pierre dressée ou d'un point de vue par-dessus les molles ondulations de la lande, et le pays en regorgeait.

C'est au cours de ces longues promenades qu'il s'était peu à peu dégrisé, comme il se l'avouait à présent en confidence. En le privant à jamais de celle qu'il avait profondément aimée, la mort l'avait en quelque sorte rendu à lui-même, à celui qu'il était avant son aisance matérielle de petit notable.

Il faut dire qu'au tournant du siècle, il avait été facile de prendre son compte en banque pour la mesure ultime de sa valeur personnelle. La fin du communisme et la généralisation du container avaient sonné le début des affaires à l'échelle de la planète. Alors insidieusement, à coups de silences quand il aurait fallu s'indigner, de concessions quand il aurait fallu tenir, on avait tous fini par tout admettre. Par trouver pas si incompatible que ça d'être affairiste et ministre de la République, rationnel de bâtir plus d'aéroports que d'hôpitaux, inévitable de créer des boulots précaires plutôt que des CDI, enivrant d'acheter des fraises d'Argentine en janvier et des tomates hors-sol toute l'année.

Rilleux aussi s'était peu à peu gâté comme on le disait naguère d'un talent qui se laissait aller, pas aux alcools mais à l'individualisme, le poison de l'époque. Et avec lui était venu le cynisme, l'enfant naturel de « l'ordre des choses » ainsi que le pensent tous ceux qui se situent sur le bon versant, évidemment.

« *Ce n'est pas ma mort, c'est celle des autres* » répondait-il alors, quand on lui demandait comment il supportait la fin de vie de ceux qu'il soignait. En somme, son monde était confortablement sous contrôle, d'un côté « les autres » indifférenciés et étrangers et, bien à part, les quelques intimes, les très rares indispensables.

Rilleux et son épouse auraient donc pu finir leur vie comme les couples de retraités prospères qu'on croise l'été sur les quais ou au marché des stations à la mode, lui en polo Lacoste et slack assorti et elle tout en lin blanc. Mais le crabe